

Souvenirs 1914-19
du 13 septembre 1916 au 30 novembre 1916

13 septembre 1916 (suite) le pont sous la route a été effondré 3 obus sont tombés là presque au même endroit. Les équipes de pionniers sont déjà au travail à la lueur d'un beau clair de lune. Tout le long du chemin des nouveaux trous. Les fusées grimpent dans le ciel avec leurs lueurs blafardes.

Près du poste de B^{on} un 150 éclate sur notre gauche et des shrapnells en avant - on fait vite jusqu'au poste. Le repos cinq minutes dans le gourbi puis nous enlevons un blessé. Le retour s'effectue sans incident nous ne faisons pas de nouveaux voyages et je vais m'allonger dans ma niche où je m'endors bientôt.

14 septembre 16. Je me réveille à 7 heures Alfred m'apporte le jus au lit ! Il fait un beau soleil mais un vent très froid on est gelé. C'est assez calme trois avions voltigent. Quelques blessés dans la matinée. Des équipes vont au cimetière enterrer une trentaine de morts. Triste travail car les corps sont déjà bien avancés et plus d'un en a des hauts le corps. Les nôtres tirent toujours c'est une vraie barbe. Dans la nuit nous faisons un voyage tranquille.

15 septembre 16. Je me lève de bonne heure. Je suis gelé un coup de jus pour se réveiller. Les avions se promènent. Pour nous dégourdir nous emplissons quelques sacs de terre afin de consolider notre niche avec l'espoir qu'il ne tombera rien dessus. Dans la matinée la canonnade augmente d'intensité. Il va y avoir attaque de notre part à 4 heures de

l'après-midi cela bat son plein. Les boches ne répondent que très peu en lignes et aux batteries. J'attends dans ma niche le moment de marcher car il y aura bien sûr de la casse. Le temps nous semble bien long on est énervé par cet effrayant vacarme à 5 heures ça diminue d'intensité. Une équipe ! En route. Il paraît que l'attaque a réussi objectif dépassé. Une quarantaine de prisonniers nous attendons au poste du B^{on} l'arrivée des blessés couchés que les brancardiers sont partis chercher. La nuit tombe rapidement. Les fusées éclairent le terrain et sans arrêt elles grimpent dans les nues. Des avions allemands survolent les lignes à faible hauteur. A droite la canonnade reprend. Cette fois ce sont les boches. Probablement une contre-attaque et vers Belloy ça rapplique dur. Notre blessé arrive - vite nous l'emportons. Il n'est pas lourd heureusement. Aussi on file à travers les boyaux sinueux. Quand nous arrivons au poste du Colonel. La contre-attaque s'amplifie.

A notre gauche ce n'est qu'un nuage de fumée noire à droite c'est encore un peu moins violent. Les éclats arrivent de tous côtés. Jusqu'alors la plaine est encore libre aussi nous ne prenons pas le boyau on file. Le blessé ne dit pas un mot malgré les cahots forcés de cette marche vive. Il sent lui aussi que ça tombe pas loin - on arrive essoufflé au P. de secours à temps car derrière nous dans la plaine les obus rappliquent. Les équipes qui nous suivaient ont dû prendre le boyau et doivent passer un mauvais quart d'heure.

Vers les 8 heures du soir tout rentre dans le calme. Je me couche en attendant de nouveaux voyages qui ne vont pas manquer.

16 septembre 16. Cette nuit a été assez calme nous avons marché une bonne partie de la nuit. Il nous fallait même attendre là-bas que les blessés soient ramenés des lignes. Pensez donc nous aurions attendus dans nos niches en nous reposant entre deux voyages. Allez vous vous mettez à l'abri le long d'un talus en attendant !! Eux qui étaient bien au sec dans leur sape ! Je commence à être fatigué. J'ai eu froid une de ces dernières nuits et je suis tout courbaturé. Dans la matinée je vais avec l'équipe chercher un mort. Le malheureux est enveloppé dans une toile de tente. Il forme un paquet carré. Pas moyen de deviner où sont les bras, les jambes ou la tête. Au cimetière en le déposant aux côtés d'autres malheureux qui attendent d'être

ensevelis, la toile s'ouvre et nous laisse voir une masse sanguinolente un mélange de membres broyés. Quel spectacle. Si les parents pouvaient voir leur enfant quelle douleur ! Dans la soirée on parle de relève à 9h ½ on nous fait monter les sacs et ordre de se tenir prêt. Puis sac à dos. On fait 50 mètres et naturellement ça nage sur le chemin à prendre. Une attaque commence. Les marmites éclatent dans les environs on nous fait faire demi-tour. Ces Messieurs sont dans leur sape et nous dans les boyaux.

Une heure se passe. On repart. Nouveau bombardement, nouveau retour au boyau. Deux équipes ! C'était ce que je craignais. Le départ est retardé jusqu'au matin 5 heures. Quelle barbe. Pourvu qu'il n'arrive rien. Je pars au poste du B^{on} avec l'équipe. Nous sommes obligés de passer au-dessus des boyaux, vu l'encombrement de ceux-ci par la relève. Nous ne sommes plus dérangés jusqu'au matin.

17 septembre 1916. A cinq heures départ pour le repos. Enfin ! On prend le boyau des « Sénégalais » jusque Assevillers - car malgré le calme du matin le chef ne veut pas que l'on prenne la route !

A Dampierre première pause. La musique s'échelonne tout au long de la route. Nous arrivons au train régimentaire. Les sapeurs nous font du jus que l'on endure bien n'ayant rien bu ni mangé depuis la veille au soir. A minuit il y avait bien eu distribution de soupe en arrière des lignes pour les compagnies qui descendaient mais puisque nous devons descendre et que par suite nous étions restés on s'était mis la ceinture. Après une bonne pause nous prenons les instruments et on gagne le camp de Marly. Cantonnement très sale près de Chuignes. Je suis rompu et je m'allonge sur la paille d'une fraîcheur sans pareille.

18 septembre 1916. Il pleut sans arrêt. Dehors une boue épaisse. On reste calfeutré dans la baraque. On reprend la musique, études, tuyaux les plus divers.

19 septembre 1916. La pluie continue. Après la soupe on se prépare pour une prise d'armes à 1 heure ½ nous assistons à une dégradation militaire. C'est un homme du régt. coupable de désertion et qui a eu la malchance de se faire pincer. Après la comédie d'usage arrachage des boutons et exhibition du condamné devant le front de chaque bataillon et la remise entre les mains des gendarmes nous écoutons le petit discours du Colonel. Il félicite les hommes de leur tenue pendant le dernier séjour en ligne. Défilé du régt. et l'on rentre aux baraques.

20 septembre 1916. Nous changeons de cantonnement. Il n'y a pas loin heureusement. C'est dans Proyart. Installation.

Jusqu'au 27 sept. nous avons repos. Tous les jours études et concert l'après-midi prises d'armes remise de médailles militaires la circulation dans le village est intense les camions se suivent sans discontinuer le jour comme la nuit. On trouve à peu près ce que l'on veut. Tous les habitants sont commerçants. Tout le monde n'est pas malheureux à la guerre. Pendant notre séjour quelques obus viennent éclater aux environs du village.

28 septembre 1916. A 7h ½ du matin nous partons de Proyart pour Chuignes.

Passons près de Chuignolles. On aperçoit le 272^e qui embarque. Il paraît que le 128 lui aussi a pris les autos. Il en sera peut être de même pour nous. A Chuignolles nous sommes logés dans une grande ferme. Un grenier assez grand et propre nous sert de chambre à coucher. Je suis assez mal fichu aussi je m'allonge dans mes couvertures. Le soir après la soupe je vais faire un tour aux environs de la ferme et profiter de la belle soirée.

29 septembre 1916. Pluie fine obligé de rester dans notre grenier. Après la soupe les corvées de nettoyage commencent il ne faut pas nous laisser moisir. Nous allons nettoyer la cour de la ferme et en empierrer une partie. Dans la soirée q.q. obus viennent éclater pas bien loin vers la route probablement où montent les ravitaillements pour l'avant.

30 septembre 1916. Les corvées continuent toutes les saletés accumulées par les régts. précédents sont enlevées. Ça fait toujours plaisir de travailler pour ceux qui vont venir à notre suite. Si encore ceux-là entretenaient les lieux proprement mais certainement non.

1^{er} octobre 1916. Le matin corvées de nettoyage après la soupe nous allons au camp 56 chercher nos instruments

à 5 heures concert devant la ferme où loge le Colonel. Il paraît que le Président de la République s'est aventuré jusqu'à ce pays dans les cantonnements. On ne l'aperçoit pas de notre côté nos chefs sont sur les dents. Pensez donc !

2 octobre 1916. Rien de nouveau. Puisque nous avons nos instruments nous cessons les corvées et voyez études et concerts.

3 octobre 1916. Ce matin nous allons entre Chuignolles et Chuignes pour une dégradation militaire - on ne voit que cela en ce moment.

4 octobre 1916. Etude le matin. Nous apprenons que le repos est terminé et que ce soir nous montons en lignes. Dans l'après-midi nous rendons nos instruments et chacun fait ses petits préparatifs. La pluie ne cesse de tomber. Vers le soir cela tourne à l'orage à 7 heures du soir en route. Les chemins sont changés en rivière. Jusqu'au château de Fontaine-Lès-Cappy ça va à peu près. Il y a déjà eu pas mal d'arrêts. On traverse le village de Fontaine, puis en file indienne dans l'eau et la boue avec des arrêts brusques et des départs précipités ; on est vite en sueur nous traversons Fay. Il n'en reste que des ruines. La nuit est noire. Nous prenons les boyaux c'est alors comme à l'habitude la natation qui commence.

Naturellement on a perdu le B^{on} qui marchait devant nous. Au bout d'un quart d'heure on s'aperçoit que l'on se trompe de chemin, demi-tour. On fatigue énormément dans ce terrain gras. On se traîne se maintenant avec les mains aux parois du boyau. De temps à autre on s'allonge à terre. Ça fait toujours plaisir. Après 8 heures de voyages avec deux petites pauses en tout et le sac sur les reins on arrive enfin au but. Nous sommes dans un boyau. Il y a quelques sapes. Les premiers arrivants ont pu se caser. Le personnel du PS a pris ses aises nos chefs aussi naturellement. Ils ne pensent même pas qu'il y en a encore qui sont au dehors. Aussi ça rouspète fortement on fait dire « plus de place restez où vous êtes ». C'est le comble. Je réussis à me caser sur la première marche d'une sape. C'est un avantage appréciable. Une chaleur lourde monte du fond de la sape et m'engourdit et me réchauffe malgré la position inconfortable je m'endors ou plutôt je somnole par à-coups. Enfin le jour vient. De temps à autre une rafale de 77 ou de 105 nous rappelle à la réalité.

5 octobre 1916. Ces Messieurs ont trouvé à nous caser q.q. équipes iront au PS du B^{on} qui se trouve à Berny-en-Santerre Nous ne serons pas mieux mais nous serons plus tranquilles. Nous gagnons Berny. Les boyaux

sont étroits et couverts par endroit. On aura du boulot pour brancarder. L'abri où se trouve le PS se trouve à l'entrée du village où plutôt de l'emplacement du village. C'est un abri bétonné construit par les Boches ce doit être solide - heureux encore qu'ils soient venus ici auparavant. On n'y a guère de place enfin chacun se tasse. On aura plus chaud. La journée se passe bien pour le brancard. Il est vrai qu'il ne faut pas naviguer en groupe dans le jour. Les 105 fusent très souvent dans le coin. Toute la nuit nous naviguons - travail très pénible.

6-7-8 octobre 1916. Pendant ces 3 jours nous avons eu un travail fatigant, en plus de la boue, de la pluie et marmites qui ne cessent de tomber. Quel séjour charmant. Je suis fourbu. Malade. Je ne peux manger. Le jour pas moyen de se reposer. Il faut rester assis ou debout. La nuit on navigue sans arrêt. Ce coin est vraiment désolant. Pendant un voyage au cimetière nous avons pu admirer le paysage. La terre est labourée complètement un fouillis règne partout, équipements, fusils, grenades, torpilles, réseaux de fil barbelé de tout gisent pêle-

mêle. En arrière nous apercevons les ruines d'Estrée-Deniécourt. En avant Belloy Berny. C'est partout la ruine. Comment vivre dans un pareil enfer. Enfin c'est la « bourre » d'un bout-à-l'autre. Nous avons manqué de pain.

Je me souviendrai longtemps de Berny et de ceux qui nous mènent.

9 octobre 1916. Je marche dans la matinée voyage sans encombre. Je mange un morceau et je m'endors ou plutôt je sommeille. La journée est assez calme. Pas trop de marmitage. Dans la soirée l'ordre de relève arrive. Nous devons partir qu'à 5h ½ du matin et il faut que tous les morts du régiment soient ramenés. Ça ne nous fait pas sourire car l'endroit où sont tombés ces malheureux est battu continuellement ou presque par une mitrailleuse. L'endroit se nomme « boyau du Pissenlit » nom tout à fait bien choisi. Puis voici que l'on vient chercher les caisses de grenades sur lesquelles j'étais allongé - obligé vu le manque de place de rester assis sur mon sac. La nuit vient de temps à autre de petits bombardements nous font craindre d'avoir de la casse. Mais non rien. C'est de la veine. Tous ces bombardements ont retardé le départ des brancardiers qui doivent aller chercher les morts. Et comme ils n'y tiennent pas du tout ils tirent au flanc de leur mieux et puis c'est notre avantage. Mais voilà pour ces Messieurs il faudrait bien encore en faire tuer quelques-uns avant le départ. Il n'y en a probablement pas assez d'allonger en avant du boyau du Pissenlit.

Si c'était des blessés, oui, personne ne se plaindrait. Mais pour des morts inutile d'en faire tuer d'autres. Avec tout cela

je n'ai guère pu me reposer. A 2 heures du matin je faisais une chasse aux poux à la lueur d'une bougie. Les camarades allongés dans tous les sens - du mieux possible - vu à la lueur de la bougie ce n'était qu'un amas de pieds, de jambes, et de corps mélangés, pêle-mêle. Est-il possible que se soient des hommes qui reposent dans de pareilles conditions. Heureux encore d'avoir cet abri - quand tant d'autres n'ont rien. Enfin à 4 heures on nous fait préparer et en route. Nous avons évité la corvée. Dehors la nuit est noire. C'est assez calme sans nous amuser nous filons vers l'arrière - à la tranchée de Berny nous prenons la traverse par la piste qui mène à la route de Saint-Quentin et nous attendons ces Messieurs à la Sape 7 jusqu'à 5h ½. Nous attendons dehors naturellement. Il faut leur laisser le temps de se réveiller et de prendre un peu de chaud avant de mettre le nez à l'air. Puis c'est le défilé dans les boyaux tortueux. Notre chef ne veut pas que l'on passe au-dessus. Si nous n'avions pas attendu à la Sape 7 nous aurions pu passer au-dessus sans encombre.

On débouche à Fay et chacun se débrouille à quelques-uns nous montons avec le barda dans une fourragère et nous débarquons

à la sucrerie de Dompierre lieu de rassemblement. Là la soupe nous attend. On touche pour la journée. On se retape un peu. Puis toujours système D. Nous prenons un camion et nous allons jusque Proyart. Là on retrouve les camarades. Il paraît que j'ai une sale mine. Le fait est que je suis mal foutu. Je pense me refaire au repas.

10 octobre. Le s/chef qui commence déjà à faire du zèle (cela lui prend de plus en plus fort au fur et à mesure que l'on va en arrière. Il n'est pas le seul) nous emmène dans Proyart où nous retrouvons le même cantonnement qu'à notre dernier séjour dans ce village. Par contre de très propre que nous l'avions laissé il est dans un état de saleté repoussant. On en prend possession à 2h de l'après-midi nous n'avons que la nuit à y passer. Je me couche de bonne heure.

11 octobre. Après la soupe du matin on se prépare pour partir. Il faut naturellement nettoyer le cantonnement que les prédécesseurs ont laissé malpropre. A 1 heure on embarque pour Thory. Passons à Moreuil et vers les 5 heures nous arrivons à Thory. Nous ne sommes pas trop mal logés. Un grenier et du foin sauf quantité - Pays genre Bonvillers.

Du 12 au 15 octobre. Repos. Concerts et retraites. Un départ de permissionnaires de 7 jours en très grand nombre. On apprend que l'on va

quitter Thory pour aller dans l'Oise. On ne sait pourquoi on change. On se rapproche de Beauvais peut-être y passerons-nous !

16 octobre 1916. On touche des vivres pour le voyage. A 10 heures on nous emmène à 1 500m. du village pour embarquer en camion après avoir comme à l'habitude q.q. peu nagé on monte tant bien que mal dans les camions. Ce sont des Noirs qui nous conduisent. On part nous retraversons Thory et nous dirigeons vers Breteuil - Froissy - nous sommes q.q. peu déçu car on espérait filer vers Beauvais mais on se dirige vers Bresles puis Bailleul-sur-Thérain, Montreuil-sur-Brèche où loge le 3^e B^{on}. Les habitants n'attendaient pas de troupes. Un petit incident sans suite se produit un peu avant l'arrivée. Au bas d'une côte notre camion entre en collision avec celui qui nous précède. Une bicyclette amochée on nous débarque à l'entrée de Warluis. Sortez les instruments. Il faut bien un peu de bruit et de parade. Nous conduisons le drapeau à la demeure du Commandant et nous gagnons notre cantonnement - Une maison inhabitée sur la grande route.

Ma femme qui a déjà appris notre venue à Warluis est arrivée bon train des Beauvaisiens arrivent au fur-et-à-mesure. Après avoir mis son barda au cantonnement et malgré que notre chef nous a bien recommandé de ne pas bouger du pays je prends le chemin de Beauvais avec ma femme. Tout le long de la route, ce n'est qu'un défilé de soldats gagnant la ville et les environs pour passer la nuit chez eux. Comment nous tenir au cantonnement quand à 4k. de là on a sa famille !

17 octobre 1916. Repos et grand nettoyage on parle de revue pour demain à Beauvais.

18 octobre 1916. Nous mangeons la soupe de bonne heure. A 11 heures départ en musique pour Beauvais. Sur la route, cris de joie à la vue du « ballon » qui rappelle à ceux qui ont fait leur service au régt en temps de paix que la vue du « ballon » annonçait la fin des kilomètres à tirer. A l'entrée de Voisinlieu on fait la pose et l'on repart en musique. Beaucoup de monde dans la traversée de Voisinlieu et de Beauvais et jusqu'à l'esplanade on se tape quelques pas redoublés, mais on n'y pense pas trop chacun est content de cette promenade. Parents et amis nous escortent.

Sur l'esplanade le régiment forme les faisceaux et deux heures de liberté est accordé aux hommes.

La musique redescend sur la place de l'Hôtel de Ville où nous devons donner concert. Il y a un monde fou. Pendant le Conseil on nous offre des rafraîchissements M^{me} Laqué nous apporte cigares et cigarettes. Une gentille petite fille accompagnée du chef de musique du 11^e territorial offre un bouquet au chef. Aussitôt le concert terminé nous regagnons l'esplanade pour reprendre le régt.. De nouveau défilé en musique sur la place devant le Général de D^{on} et l'on repart sur Warluis. On commence à en avoir plein les jambes. Le soir je reviens à Beauvais en bicyclette.

Jusqu'au 1^{er} novembre repos à Warluis concert à Beauvais. Je couche tous les soirs chez moi. Pas d'embêtements pour nos randonnées à Beauvais. Il n'y en a pas dix qui couchent au cantonnement.

2 novembre 1916. Cette fois les beaux jours sont finis le repos trop court pour nous est terminé. Il va falloir reprendre la vie de nomade. Nous attendons 2 heures sous la pluie la venue des camions. Enfin on embarque. Après avoir embrassé ma petite Roberte et ma femme. Le convoi démarre mais de Voisinlieu à Beauvais on avance que par bouts. Je passe devant chez moi. Quand reviendrais-je ? Et c'est avec regrets que je vois défiler les dernières

maisons de la Côte de Tillé. De là on file directement sur Froissy, Breteuil et Thory. Nous logeons dans le même cantonnement que lors du dernier séjour.

3 novembre 1916. On reprend la vie monotone de cantonnement. Etude, concert et retraite.

Du 4 novembre au 7 nov. 1916. Repos assez terne. La mauvaise saison se fait sentir. Pluie par averses. Concert tous les soirs.

Jusqu'au 18 novembre nous ne bougeons pas. C'est un long repos. Probablement pour un long séjour en lignes par la suite. Je pars en permission et vais embarquer à Ailly-en-Noye.

29 et 30 novembre 1916. La permission est tirée il faut de nouveau retourner vers le front. Le rég't. est dans la Somme vers Proyart. Je quitte Beauvais avec le cafard. Je pars à 6 heures du matin vers S^t-Just-en-Chaussée. Je couche dans les baraques en attendant le train du lendemain. Après 25 heures de voyage je suis encore à 28k. de Beauvais. C'est un record.